

PÈRE ! PÈRE !

Le cri du gamin réveille brusquement le président. Un étourdissement le saisit, comme s'il avait reçu un coup sur la tête.

– Père ! Père !

Le cri provient du fond de la vallée, se répercutant sur les parois rocheuses, secouant les arbres, déferlant telles des vagues invisibles dans l'espace silencieux.

Égaré une fraction de seconde, il reprend ses esprits :

*Non, ce n'est pas sa voix, c'est un autre enfant...*

La douleur dans sa nuque, ainsi que son désarroi, se dissipe lentement. Le président se lève, sort de sa chambre.

Il s'adresse au soldat en faction :

– Que se passe-t-il ?

– Peut-être un accident dans la vallée, président... Quelqu'un a dû tomber du haut de la falaise.

La sirène d'alarme de la garnison, située en bas de la vallée, se met à hurler. Il n'y a pas un souffle de vent. Remue-ménage des soldats partant à la rescousse.

– Père ! Père !

– Père ! Au secours ! À l’aide ! Mon père est tombé.

Appel affolé du garçon. Un appel d’adolescent qui dénote à la fois l’innocence et le début de l’âge adulte. Dans cette voix, il sent vibrer intensément le lien d’amour entre un fils et son père. Tout se télescope dans cet appel désespéré : les années de vie dans le cocon familial, leurs attaches invisibles, la douleur de la brutale séparation et la stupeur devant un futur inconnu.

Les pensées s’entrechoquent dans la tête du président.

*Il doit avoir le même âge. Même âge mais moins de chance.*

Son fils. Le fils qu’il a voulu oublier sans jamais y parvenir. Le fils dont il s’était éloigné mais qui est revenu habiter son cœur, un lieu sûr pour l’enfant, mais dangereux pour lui. Là où il s’est réfugié, son image ne cesse de l’obséder et elle est devenue l’objet d’un remords alimentant le feu de son enfer, le consumant chaque jour.

*À qui peut-il ressembler maintenant ? À elle ou à moi ? Il doit être beau garçon.*

Silence.

Dans sa mémoire, le petit, âgé d’à peine six mois, ressemblait déjà à sa grande sœur. Le nez, la bouche, l’air serein quand il riait, des cheveux fournis aux tempes et sur le front. Puis de sept mois à un an, l’enfant s’était métamorphosé pour ressembler étrangement à sa mère. Ce changement les avait beaucoup surpris. Même Đông, la sœur aînée de son épouse, en avait été sidérée. Đông, une femme admirable, qui avait pris soin de son petit neveu après avoir élevé sa sœur.

*C’est déjà un adolescent. Comme le temps passe vite.*

Oubliant la présence de son garde du corps, debout à ses côtés, il soupire.

– Président ? Vous avez des instructions ?

– Instructions ? demande-t-il, un peu surpris. Vous avez vu ? Les soldats sont partis à leur secours. Et nous ? Nous restons plantés ici, inutiles...

– Président...

Le soldat est sur le point de dire quelque chose mais se tait, soudain tout rouge. Il recule, l’air embarrassé et déconcerté. Le président prend conscience de sa maladresse.

– Oh, je voulais dire que nous sommes inutiles parce que nous ne pouvons pas descendre participer aux secours. Mais bien sûr, en général, nous sommes des gens utiles à la société, chacun avec ses responsabilités.

– Oui, président.

Le garde est soulagé. Son visage rondouillard est brillant de transpiration. Le président le rassure d’une tape sur l’épaule :

– Je plaisante. N’y prêtez pas attention.

Il sourit puis montre la pagode d’où parviennent les prières et les tintements des cloches rituelles.

– Vous pouvez disposer. Allez faire un tour du côté de la pagode pour vous changer les idées.

Il retourne dans sa chambre et se laisse tomber sur le lit. Après avoir fermé la porte, le gros soldat s’en va. Ses pas lourds résonnent sur le perron puis se fondent dans le rythme scandé des

cloches de bois. Le son régulier des cloches rappelle au président les gouttes d'eau tombant dans une grotte peuplée de stalactites. Les minutes s'écoulaient...

Tôt ce matin, encore dans son lit, il avait entendu la bonzesse parler aux deux soldats de faction devant sa chambre :

– Aujourd'hui, nous devons prier dès le matin et pendant toute la journée. Est-ce que cela dérange le président ?

– Oui ! Il faut le laisser dormir.

– S'il vous plaît ! Cela n'arrive qu'une fois l'an. Nous ne le dérangerons que ce matin, exceptionnellement...

Jetant sa veste ouatée sur ses épaules, le président était sorti de la chambre :

– Camarades, laissez prier les gens de la pagode ! Je suis déjà levé.

– Gloire à Bouddha ! Merci, président.

S'inclinant très bas, la bonzesse l'avait remercié en joignant ses mains. Elle avait repris la lampe à pétrole posée au pied du mur et était retournée vers la pagode. Il faisait encore sombre, la brume était en suspens comme de la fumée. La vue de la tunique brune de la bonzesse flottant dans le brouillard épais avait produit sur lui une étrange impression. Cette lampe oscillant dans la nuit lui avait rappelé une image du passé.

Incapable de se rendormir, il allume la lampe et essaie de lire. Il n'y arrive pas. De la pagode lui parviennent les prières rythmées par les cloches. Il reste ainsi un long moment, la tête vide, feuilletant son livre mécaniquement tout en écoutant cette musique de prière qui s'écoule, monotone comme un fleuve paisible, comme un filet d'eau entre les herbes.

Enfin, il retrouve l'image qu'il cherchait. Sa mère... Il y a si longtemps... Par une nuit d'hiver glaciale et embrumée, elle tenait ainsi une lampe à pétrole et traversait la cour. Les pans de sa tunique flottaient comme ceux de la bonzesse. Elle descendait vers l'enclos des buffles pour rajouter un peu de paddy à la braise. Par des nuits aussi froides, si on n'entretient pas auprès d'eux une source de chaleur, les buffles peuvent mourir ou avoir les pattes gelées et devenir inaptes à tirer la charrue. À l'époque, il avait quatre ou cinq ans et dormait blotti dans les bras de sa mère. Quand elle s'était levée, il avait sorti sa tête de sous les couvertures pour la suivre des yeux. Une frêle et jeune paysanne, les pans de tissu léger voletant dans le vent, la chaleur de ses bras et l'odeur suave du lait maternel. Les saveurs de ce passé trop lointain, revenues subitement, font remonter dans sa gorge une émotion irrépressible. En même temps, une tristesse inexplicable l'envahit.

Impossible...

Il ferme le livre et attrape les journaux. Les informations quotidiennes se suivent et se ressemblent. Quel sens à continuer de manger tous les jours les mêmes plats, préparés par le même cuisinier ? La lassitude l'envahit, engourdit ses membres. L'image de la femme revient, le ramène encore à son enfance. Le garçon de cinq ans assis dans son lit et regardant sa mère le ramène à un autre garçon... Son cœur est un brasier.

Vers neuf heures, il étouffe. Après que le gros soldat a rangé la théière du matin, il lui dit :

– Je voudrais me promener un peu en forêt. Tenez-vous prêt, dans dix minutes, on sort.